tration convainc surtout par l'argument *c*, où l'on cite des vers de Caton qui, omis par la Vulgate, ne sont donnés que par Φ et se retrouvent imités par Alcuin dans les *Praecepta*.

Pour renforcer sa thèse, M. Boas a eu l'heureuse idée de s'adresser aux autres ouvrages poétiques d'Alcuin, et il en a apporté cinq exemples qui prouvent, eux aussi, que le protagoniste de l'École palatine a utilisé les *Disticha* de Caton dans la tradition Φ.

Un dernier chapitre traite des rapports d'Alcuin avec les *Monosticha* et précise que c'est Alcuin lui-même qui a écrit le titre *Prouerbia Catonis philosophi* dans le codex Turonensis 890 anc. 164, XII^e^ siècle (le seul manuscrit qui contienne une indication d'auteur pour les *Monosticha*, ouvrage considéré par beaucoup comme anonyme).

L'étude de M. Boas se termine par les 205 vers des *Praecepta* (réimpression, à deux exceptions près, de l'édition Dümmler), où sont soulignés les mots empruntés à Caton.

M. Boas a (p. 7, n. 35) des mots durs pour l'édition Duff des *Poet. lat. min.* (Loeb, 1934), ce en quoi nous l'avons approuvé par avance (cf. notre compte-rendu dans la *Revista Clasica* VIII (1936) 122-123).

Victor BUESCU.

Éditions de textes.

Collection Guillaume Budé :

Plaute, Comédies, texte établi et traduit par A. ERNOUT ; t. V : *Mostellaria, Persa, Poenulus*, 40 francs.

Il ne suffit pas de signaler l'apparition de ce nouveau volume ; il faut se féliciter de la rapidité avec laquelle l'édition de Plaute avance vers son achèvement. Le hasard de l'ordre alphabétique traditionnel réunit dans ce volume trois pièces bien différentes : la Mostellaria-vaudeville, la Persa-opérette, le Poenulus-comédie de caractères ; on appréciera la manière dont la traduction met en valeur ces différents aspects.

Collection Garnier :

« Magnum prouentum annus hic attulit ». D'abord des suites : le deuxième volume des *Tragédies* de Sénèque (*Thyeste, Agamemnon, Hercule sur l'Oeta, Les Phéniciennes, Octavie*), par M. MIGNON ; le quatrième volume de Tite-Live (l. X, XX-XXII), par E. LASSERRE ; la suite d'Ovide (*Tristes, Pontiques, Ibis, Le noyer, Halieutiques*), par E. RIPERT, et de Cicéron : *De la divination, Du destin, Académiques*, par Ch. APPUHN ; *Lettres à Atticus*, l. I-VI, par E. BAILLY ; ensuite, deux volumes des *Confessions* de saint Augustin par J. TRABUCCO, deux volumes des *Saturnales* de Macrobe, le premier par H. BORNECQUE, le

deuxième par Fr. RICHARD ; enfin, un volume contenant les *Fables* de Phèdre, celles d'Avianus, les *Sentences* de Publilius Syrus et les *Distiques moraux* de Denys Caton, par P. CONSTANT.

Ce dernier volume sera le bienvenu, parce qu'il met à la portée des lecteurs des textes peu accessibles : Avianus, Publilius Syrus, Denys Caton (celui-ci fief de M. Boas, dont tous les travaux, il s'en faut, n'ont pas été utilisés pour cette édition) ; pour Phèdre, l'éditeur nous présente un texte qui a largement profité de l'exégèse de L. Havet sans en admettre les audaces méthodiques, et une traduction moins astreinte à des partis pris de doctrine (en ce qui concerne particulièrement l'ordre des mots) que celle de Mlle A. Brenot. — Dans les références aux ouvrages modernes, d'étranges incorrections : Carlsrhue, Nénathy !...

Bienvenue aussi sera la traduction des *Saturnales* de Macrobe, ouvrage peu lu et si riche en curiosités. La consultation en est facilitée par des notes, à vrai dire très insuffisantes et qui se bornent presque à donner les références des passages cités, et par un Index des noms d'auteurs. On n'attendra pas que l'établissement du texte gagne beaucoup à cette édition rapide ; les éditeurs adoptent, sans plus, celui de Eyssenhardt (Teubner), qui ne faisait état que de deux manuscrits insuffisants, et rien, dans l'Introduction, ne met le consultant au courant des problèmes que pose cet ouvrage difficile.

M. J. TRABUCCO a déjà fourni à la Collection Garnier des traductions d'auteurs grecs : Callimaque et Apollonios de Rhodes ; en s'attaquant aux *Confessions*, il ne pouvait songer à faire œuvre nouvelle, puisque l'édition récente de M. de Labriolle répond à tout ce qu'on peut attendre d'un volume de collection : le texte est celui des Bénédictins, les notes sont presque inexistantes (parfois trois ou quatre d'une ligne ou deux par livre) ; la traduction corrige et améliore sur plus d'un point de détail les précédentes ; l'Introduction ne va pas au fond des choses, mais présente agréablement au lecteur la personne, l'œuvre et l'influence de saint Augustin.

J. MAROUZEAU.

Éditions diverses :

Die Pseudo-Virgilische Ciris, hrsg. und erkl. von R. HELM : Heidelberg, Winter, 1937, 65 pages, 2,20 Mk.

Le demi-siècle qui vient de s'écouler a vu paraître plus de dix éditions de ce petit poème, et les études qu'il a suscitées sont innombrables. R. Helm, en particulier, s'est attaché à élucider les problèmes qu'il soulève : ses articles du *Rheinisches Museum* (1936) sur l'établissement du texte et de *Hermes* (1937) sur la date et la composition font autorité ; aussi n'a-t-il pas eu besoin, dans cette édition « de poche », de consacrer

une Introduction aux questions générales ; on sait, du reste, qu'il est convaincu de l'inauthenticité de la Ciris. Cette thèse est aussi celle, entre autres, de Sudhaus, Klotz, Witte, Skutsch, Thomason, Mme Crump ; par contre, l'attribution à Virgile a été défendue par Bellinger, Steele et, en dernier lieu, dans notre *Revue* même (t. VII, 1929), par M. A. Oltramare. La confrontation des deux thèses a été présentée récemment de façon très pertinente par M. R. Henry dans *L'antiquité classique* (t. VI, 2, 1937, p. 372-377).

L'édition de M. Helm est, en ce qui regarde la présentation du texte, telle qu'on pouvait l'attendre d'un philologue de la bonne tradition et qui a si souvent fait ses preuves : l'apparat critique est rédigé selon les règles de la bonne méthode (on peut regretter seulement que pour le manuscrit *B* certaines variantes soient à restituer « ex silentio ») ; le texte a été revu par l'auteur lui-même sur trois des cinq manuscrits utilisés ; les passages qui prêtent le plus à discussion, ayant été étudiés dans le *Rheinisches Museum*, sont indiqués en note ; les restitutions ou conjectures, dont on ne peut se passer dans un texte transmis par des manuscrits dont l'archétype était très altéré, sont signalés par l'impression en italique.

Mais ce qu'il faut souligner surtout, c'est l'intérêt exceptionnel du commentaire critique qui accompagne le texte en bas de page. Il est difficile de rassembler en si peu d'espace plus de science et d'exégèse ; toutes les données qui peuvent être invoquées pour établir ou contester l'authenticité sont fournies, confrontées et discutées. Sous un aspect objectif et impartial, ce commentaire constitue un plaidoyer contre les conclusions duquel on a peine à se défendre ; d'autant plus qu'un artifice de présentation, qui consiste à encadrer de guillemets les mots ou passages virgiliens, nous fait apparaître presque à chaque vers à quel point l'hypothèse d'une rédaction « virgilianisante » est vraisemblable.

Ce n'est pas qu'il faille céder trop aisément à ce genre d'arguments : on sait à quel point la poésie latine utilise un matériel passe-partout ; en aucune autre langue peut-être les « passages parallèles » ne sont d'aussi peu de conséquence, sans compter que, lorsqu'il y a emprunt vraisemblable, le sens dans lequel il a été fait n'apparaît pas toujours avec évidence. Cependant, la masse, d'une part, des ressemblances et, d'autre part, la qualité de certaines imitations constituent des présomptions impressionnantes, et la tâche qui s'impose, après cette présentation du texte et l'article de *Hermes*, au dernier en date des partisans de l'authenticité, sera de reprendre la question ainsi renouvelée. Avis au cher Oltramare !

J. Marouzeau.

Querolus (Le Grognon), texte établi par L. HERRMANN : chez B. Demarez, 29, avenue du Mont-Kemmel, Bruxelles, 129 pages, 12 belgas.

Je ne veux pas attendre pour signaler cet ouvrage d'un savant qu'attirent les sujets difficiles et qui se plaît, pour ainsi dire, à provoquer la critique. Tant de questions y sont soulevées qu'il faudra examiner à loisir les solutions proposées. Je ne veux aujourd'hui que signaler les caractéristiques de l'ouvrage.

Il comporte une Introduction dont une partie est consacrée à une nouvelle et hardie tentative de reconstituer la métrique (!) de la pièce ; puis, dans cet ordre : la traduction ; le texte ; deux séries de notes, d'une part à l'Introduction, d'autre part au texte ; l'apparat critique, avec renvois par le chiffre de la ligne à un texte malheureusement non numéroté ; des notes critiques ; un index des citations ; un index des noms propres. Cette multiplicité de divisions rend la consultation désespérément difficile. Assure-t-elle un examen exhaustif des problèmes? Le principal regret qu'on aura sans doute, c'est que l'étude attentive des manuscrits, en dépit de collations refaites par l'auteur, n'ait pas conduit à établir un stemma directeur. Mais cette question, comme plusieurs autres importantes, demandera un compte-rendu plus approfondi.

J. MAROUZEAU.

Aurelius Augustinus de Magistro, ingeleid, vertaald en toegelicht d. G. E. Antoon Maria WIJDEVELD : Amsterdam, H.-J. Paris, 1937, un vol. in-8° de 194 pages.

Édition du *De Magistro*, d'après celle des Bénédictins reproduite dans la *Patrologie latine* de Migne, 32, 1193-1220. Une traduction en hollandais accompagne le texte latin. Les lecteurs qui n'ont pas l'avantage de connaître le hollandais pourront cependant profiter en une certaine mesure du commentaire (p. 126-194), où de nombreuses citations latines fournissent des repères. L'auteur est bien au courant des derniers travaux et cite souvent Boyer, Gilson, etc... Ce curieux dialogue entre Augustin et son fils Adeodatus — dont il était si fier et qui mourut en pleine adolescence — offre un bon spécimen de la dialectique où Augustin se complaisait dans ses premiers écrits.

P. DE LABRIOLLE.

Sciences historiques.

Atlas historique ; I : *L'antiquité*, par L. DELAPORTE, A. PIGANIOL, E. DRIOTON, R. COHEN, avec la collaboration de J. J. GRU-